

Cioran, précis de fascisation

Cabier de L'Herne Cioran

Sous la direction de Laurence Tacou et Vincent Piednoir
Éd. de L'Herne, 540 p., 39 €.

Les textes des écrivains impliqués dans l'aventure fasciste sont souvent accablants; le bellicisme de Marinetti, vociféré jusqu'en 1944, comme les injonctions à la virilité du Drieu doriotiste témoignent de faillites intellectuelles. Cioran a beau délirer, en appeler aux élans les plus irrationnels, il est pourtant déjà le stylistique que son *Précis de décomposition* fera connaître. Il aime se contredire, n'oublie pas le nihiliste qu'il fut, se regarde volontiers écrire et rend tout personnel, jusqu'à l'horreur. Jeune, Cioran contribua à l'élaboration d'un fascisme à la roumaine. Nul doute là-dessus. Perpétua-t-il honteusement cette lèpre après guerre, comme l'affirmait Alexandra Laignel-Lavastine dans *Cioran, Éliade, Ionesco, l'oubli du fascisme* (PUF, 2002), ou chercha-t-il sincèrement à s'en guérir, comme le soutenait Patrice Bollon dans *Cioran, l'hérétique* (Gallimard, 1997)? Les textes de Cioran que publie L'Herne ne répondent qu'en partie à ces questions (plutôt dans le sens de Bollon), tout en soulevant de nouvelles. L'écrivain n'ayant accepté qu'au prix de nombreuses coupes la ressortie à Bucarest de *Transfiguration de la Roumanie*, son ouvrage si contesté de 1936, fallait-il republier aujourd'hui *in extenso* un écrit aussi marqué par son antisémitisme? Au vu du *Cabier* remarquable consacré au Roumain, comprenant des articles qu'il écrivit à Berlin pour la revue *Vremea* et jusqu'aux rapports de la Securitate concernant l'exilé parisien, on serait tenté de répondre oui, presque toutes les pièces du dossier étant cette fois réunies.

Une évidence s'impose: Cioran fut de 1933 à 1940 un ardent fasciste. D'abord indifférent au politique, aussi pessimiste à 18 ans qu'il le sera à 50, l'apprenti philosophe est emporté par l'enthousiasme qu'Hitler lève chez les Allemands, lorsqu'il arrive en 1933 à Berlin. Boursier d'une Roumanie qui ne pèse rien, le jeune Cioran croit trouver dans la mystique nazie les ressorts du réveil qui pourrait faire entrer son petit pays dans l'histoire, après mille ans d'occupations hongroise, « allemande », ottomane ou russe. Proche de la sinistre milice, la Garde de fer, convaincu que les grands peuples sont destinés à l'affrontement, il croit dans les vertus régénératrices de la guerre. Quiconque doute ou ironise devra être arrêté, prévient le jeune barbare, qui approuve la « Nuit des longs couteaux » et condamne le rôle dissolvant des Juifs de Roumanie, au point d'en appeler à leur mise à l'écart politique, si ce n'est physique. Hystérisé par sa mégalomanie, le timide se fantasme en héros purificateur, mais suggère déjà son impuissance à passer à l'acte comme à se laisser fanatiser jusqu'à l'imbécillité. Tout en rêvant d'une méga-Roumanie, il pressent que la grenouille ne pourra se faire bœuf sans éclater;



Photo de famille à Sibiu (Hermannstadt), en Roumanie, en 1933, que Cioran légende ainsi: « De gauche à droite, mon beau-frère, mon frère et moi, tous les trois tores, et ma mère. »

le moraliste pointe sous le fanatique, le suicidaire sous le barbare, l'écrivain sous le possédé.

Les étapes de son revirement, à partir de 1940, restent à éclaircir, mais il n'est pas douteux que son installation à Paris, puis sa conversion au français, ait enclenché un réel processus d'autodénazification: « Je ne serai plus jamais complice de quoi que ce soit », dira l'essayiste qui, revenu à son scepticisme naturel, se demandait comment il avait pu sérieusement croire qu'il existât une issue concrète à « l'inconvénient d'être né ». Les fondamentaux de sa pensée demeureront pourtant: les peuples restaient gros d'une façon d'être et de penser sur l'échiquier hégélien du monde – les Français n'étant que nuances, ironie et manducation, les Russes souffrant d'un destin impérial historiquement programmé, les Espagnols... Des catégories qui paraissent suspectes, mais que Cioran agença en virtuose. Après s'être imaginé allemand, Cioran l'exalté s'assimila à une autre culture impériale, d'abord en lui reprochant sa décadence (cf. *De la France*, pour la première fois éditée), puis en savourant toutes les nuances de son scepticisme via Mme du Deffand et Chamfort, dont il prolongea brillamment le style. Le fils du pope de Sibiu rêvait d'être le prophète d'un grand pays; il ne fut – Dieu merci! – que le moraliste de ses propres impasses. Les pulsions contraires sont inextricablement liées dans le ça, avait prévenu Freud. ■

CLAUDE ARNAUD

VIENNENT DE PARAÎTRE

Transfiguration de la Roumanie, CIORAN, traduit du roumain par Alain Paruit, éd. de L'Herne, 344 p., 19 €.

De la France, CIORAN, trad. Alain Paruit, éd. de L'Herne, 94 p., 9,50 €.